

ANTOINE AUDOUARD

**CHANGER  
LA VIE**

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

MARIE EN QUELQUES MOTS, *roman*, 1977.

LE VOYAGE AU LIBAN, *roman*, 1979.

ABEILLES, VOUS AVEZ CHANGÉ DE MAÎTRE, *roman*, 1981.

ADIEU MON UNIQUE, *roman*, 2000 (« Folio » n° 3675).

UNE MAISON AU BORD DU MONDE, *document*, 2001 (« Folio » n° 3972).

LA PEAU À L'ENVERS, *roman*, 2003 (« Folio » n° 4258).

UN PONT D'OISEAUX, *roman*, 2006 (« Folio » n° 4694).

LE RENDEZ-VOUS DE SAIGON,  *récit*, 2011 (« Folio » n° 5474).

LA GESTE DES JARTÉS, *chanson*, 2013.

### *Aux Éditions de l'Olivier*

L'ARABE, *roman*, 2009 (« Folio » n° 5186).

### *Aux Éditions Robert Laffont*

LE MESSAGER DES SABLES (en collaboration avec Léonard Anthony), 2003.

VOYAGE VERS L'ENFER (en collaboration avec Mourad Benchellali), 2006.

CHANGER LA VIE



ANTOINE AUDOUARD

CHANGER  
LA VIE

roman

*nrf*

GALLIMARD



*À John, Bruce et Eduardo,  
here, out there and everywhere.*

*À Stéphane, Sylvie et Philippe,  
then, now and ever.*

*À Derek Jeter,  
pour la saison de plus,*

*Et à Ulysse, Ivan, Augustin et Zoé,  
enfants de New York.*



Comment rassembler le courage  
De vivre, combien il en faut  
Pour quitter son lit, respirer,  
Pour affronter la verticale  
D'un cœur maigre et peu musical  
Et pour faire en sorte qu'il donne  
Sa chaleur de grande personne,  
Et pour marcher la tête haute  
Quand le dos se voudrait voûté  
Comme s'il était pris en faute  
Dans sa nouvelle vérité.

[...]

Je crains qu'à la moindre indolence  
Je ne devienne du silence.

Jules SUPERVIELLE, *Rochers*

[...] ce que j'ai été ne me suffit pas, ne peut me suffire, et même, à mesure que je vieillis, me contente de moins en moins. Nous ne pensons trop souvent qu'à ce que nous avons manqué, raté. Nous ne faisons pas la part assez grande à ce que furent nos rêves. Ce sont eux, cependant, bien plus que nos actes, qui nous accordent avec le temps et le monde. Notre vraie vie est à leurs couleurs [...]

Jean GUÉHENNO, *Changer la vie*

*All the dead and the mad are in my custody.*  
(J'ai la garde de tous les morts et les fous.)

Saul BELLOW, *Herzog*



## *The Revolution Will not Be Televised*

Sur le balcon d'en face un vingtagénaire<sup>1</sup> allonge sa mollesse indifférente, glycine d'homme, jambes pendouillant au-dessus des géraniums en pots accrochés à la rambarde, dans une posture dont j'envie l'abandon, moi aussi, la confiance prétentieuse. Tu viens de repartir, François, sous le soleil frais de ce printemps précaire qui n'annonce pas plus de crimes que d'habitude mais la chute continue de la cote de Hollande et des pluies, oui, le matin, suivies de quelques averses pour faire une moyenne. Le type a été chassé par la fraîcheur, enfin, et sur le mur de briques rouges qui cerne la cour de l'immeuble, je n'ai plus à observer qu'une question :

1. Note du traducteur : Il est impossible de dire en quelle langue exactement ce livre a été écrit à l'origine (d'où la présence fréquente de néologismes à la limite du barbarisme et, avec l'avancement de l'action, un franglais auquel il sera prudent de ne pas exposer les jeunes générations). Après un accident vasculaire cérébral, l'auteur l'a écrit sur des cahiers qu'il s'est trouvé par la suite dans l'impossibilité de déchiffrer. Il a donc confié cette mission à un traducteur qui s'est acquitté de cette tâche du mieux qu'il a pu, par un travail que l'on peut qualifier de devinatoire s'il n'est pas divinatoire. L'auteur les lui ayant abandonnés, le traducteur tient lesdits cahiers à la disposition des curieux. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

pourquoi as-tu appelé, avec tant d'urgence dans la voix, pourquoi fallait-il que tu me voies — « et plus tôt serait mieux que plus tard, mon Dédé » ? Pourquoi avais-tu décidé — pour reprendre le vers de Neruda que Nando nous avait cité un soir, after hours — que no hay silencio que no termine, à quoi, sous les gros yeux de Giulia, j'avais objecté ma préférence pour la réplique de Brigitte Bardot dans *Le Mépris* : « Paul, si tu m'aimes, tais-toi. » Pour en rester à Neruda, il en est, des silences qui ne s'achèvent pas, et le nôtre dure encore ; tu n'es pas plus à blâmer pour cela que moi, c'est un choix que nous avons fait, séparément et ensemble, il y a longtemps, à New York je crois bien, et il serait plus difficile de revenir dessus maintenant que de rompre un vœu solennel. Soudain je me sens jaloux de ces silences rompus : pourquoi eux — et pas nous ? Qu'est-ce qui cloche avec nous ? Qu'est-ce qui s'est passé ou ne s'est pas passé qui nous fournisse une explication et, peut-être pas un soulagement, mais une forme d'acceptation tranquille ? J'ai appris ma leçon : nous entrons dans la vie décidés à ne rien négocier qui soit en dessous de nos rêves, jusqu'au jour où nous découvrons, avec rage ou amertume, ou un soulagement lâche (et sans doute un peu de tout ça), qu'il existe un espace presque infini pour les compromis pourris.

Tu avais raison à mon sujet — je ne me guéris pas de cette forme naïve d'optimisme que tu avais diagnostiquée chez moi un soir d'ivresse. Quand le téléphone a sonné sur cette ligne fixe que je n'utilise jamais et où n'aboutissent d'ordinaire que des coups de fil importuns de marchands d'offres imbattables en tout genre, et que

c'était toi, j'ai tout de suite pensé à ce silence ; je me suis d'abord demandé ce qui te poussait à prendre l'initiative d'en finir avec lui. Puis je suis entré en conférence avec le mur de briques de la cour et j'ai décidé que, puisque tu voulais parler, je te répondrais. J'ai refusé de perdre du temps à sonder tes raisons, et j'ai conclu que le moment était venu : on allait chacun cracher sa boîte entière de Valda restées coincées dans nos glottes tout ce temps, ça irait mieux après. J'avais eu un peu honte, après avoir appris que tu avais été hospitalisé avec un problème de foie, de ne pas être venu te rendre visite, de n'avoir ni appelé ni écrit. Au téléphone, ce qui rendait tout ça très étrange — et aurait pu m'alerter —, c'était le ton de ta voix, plaintif, timide, comme si tu cherchais à t'excuser de quelque chose, comme si c'était toi — et non moi — qui ne t'étais pas comporté à la hauteur de notre amitié ancienne et m'avais laissé sans soutien moral au moment où j'en avais le plus besoin. Je me suis hâté comme un coupable : se voir ? Avec plaisir, tu veux demain en fin d'après-midi ? Je t'ai donné une heure, pas trop tôt, pas trop tard, les détails et le code, et puis mon portable à nouveau, au cas où. Pour la station de métro, tu m'as repris tout de suite : « Non, Dédé, le métro, ça n'a jamais été tellement mon truc mais ces temps-ci j'ai tellement de mal à marcher, je fatigue si vite, que j'oublie qu'il n'y a plus un radis dans la caisse et je prends des taxis ! — Tu veux que je t'en envoie un ? — T'inquiète, je me démerde, mon Dédé » (tu étais le seul à m'appeler Dédé sans que ça m'énerve — au départ une blague en représailles à mes moqueries sur Malraux, ton premier héros littéraire avant Philip K. Dick). « Putain de moine,

as-tu repris, quand je pense que je me trimbais partout à vélo — pas ces cochonneries de Vélib' qu'ils nous ont fourguées pour le progrès, je te parle d'une vraie bécane, guidon droit, cadre léger, freins Shimano —, la vache, je sais même pas si je saurais encore monter dessus » ; tu as continué comme ça encore quelques minutes, un bavardage qui nous aidait à passer sur notre gêne. Après que tu as raccroché, je me suis raconté que c'était juste le prix à payer — on ne s'était pratiquement pas parlé depuis...

Quand tu es arrivé le lendemain vers six heures, je n'ai pas mis une plombe à comprendre que je m'étais trompé — et pas qu'un peu. Mon impression physique de toi ne changera jamais, c'est celle de Tignes, un grand type élancé, athlétique et gracieux — et là j'ai dû me prendre dans la tronche un calamar obèse (le genre que tu vois monter avec terreur dans un avion ou un train en espérant qu'il est riche et a acheté deux places ; si ce n'est pas le cas et que, pas de bol, il a le siège voisin du tien, tu renonces vite à l'illusion que le bon en toi domine ; en un quart d'heure tu le hais de toutes tes forces et quand il envahit ton espace vital, si le coude que tu enfonces dans ses côtes pour le repousser était une épée, ce serait la guerre de Troie direct et tu ferais jaillir le sang vermeil avec rage, avec joie). C'était ça, toi, François ? Cette molle masse rougeoyante et transpirante ? J'ai trouvé aussi difficile de te serrer la main que de te rendre ton étreinte où tu m'avais offert ta sueur en même temps qu'une odeur un peu rance, qui m'évoquait un mélange d'hôpital et de pas douché. Tu

t'es laissé guider vers le canapé, j'espère sans remarquer mon dégoût que j'ai traduit en une prudence angoissée :

« Thé vert nouveau du Japon, ça te dit, Francesco ?

— T'aurais pas un coup de blanc, plutôt ? Pour tout t'avouer, quand je suis sorti de l'hosto j'ai promis au toubib de plus boire une goutte d'alcool, alors j'ai arrêté le whisky et les digestifs mais, bon sang de bois » (expression typique de Chaban père) « un verre de pinard n'a jamais fait de mal à personne ! Et cet enfoiré mondain fumait, je te le donne en mille, il puait le tabac froid, une infection — et ce connard veut me donner des leçons de santé ! L'hôpital qui vient au secours de la charité ! Et tu veux que je te cite ses paroles d'encouragement à mon départ ? Texto : “Monsieur Chaban” » (j'ai sursauté : il n'y avait qu'un M. Chaban et c'était ton père ; tu n'avais pas repris sa charge d'agent de change, tu n'avais rien voulu de lui, à commencer par ses inénarrables nœuds pap, tu n'allais pas devenir « monsieur » à sa place, sur le tard), « “si vous revenez ici parce que votre état s'est aggravé et que vous avez bu à nouveau, nous ne vous accueillerons pas ; ici nous traitons les malades, pas les candidats au suicide ; vous me pardonnerez d'être vieux jeu en considérant que cela ne fait pas partie de notre mission de sauver les gens qui insistent pour mourir prématurément.” Et ce minus a ajouté qu'il ne souhaitait pas me revoir et que “pas de nouvelles, bonnes nouvelles” lui paraissait adapté à mon cas. Il m'a serré la main : “Alors, M'sieur Chaban, qu'y m'dégoise, va falloir se décider, qu'est-ce qu'on veut, maintenant ? On vit, ou pas ? — On vit”, j'ai dit, histoire d'avoir la paix. “Alors n'oubliez pas : pas une goutte ! entendu ?” Je lui ai serré

la paluche : « Pas une goutte, doc, croix de bois, croix de fer, si je mens j'vais en enfer, comme disait ma grand-mère. » Dis donc, Dédé, ce blanc, tu fais péter, ou quoi ? »

Rien que pour l'irruption saugrenue du parler « djeuns », j'ai été tenté de refuser mais si ce n'était pas la mission du médecin de sauver les suicidaires, c'était encore moins la mienne.

Il y avait une bouteille ouverte de mercurey dont je lui ai servi un verre, pas trop grand, pas trop petit, pour qu'il n'ait pas la tentation de se resservir aussitôt (c'était ma concession aux recommandations de la Faculté).

Rendant inane ma sagesse, tu as vidé le verre d'un trait, accompagnant ton claquement de langue d'un satisfait : « L'est pas dégueulasse, le copain ! qu'est-ce que t'as avec le thé vert, t'es malade ? »

— Je dois juste être une victime de la mode ; j'ai aussi arrêté le café.

— J'y vais mollo, je te rassure, mais ressers-moi, mon Dédé, s'te plaît, parce que ce verre-là je l'ai pas bu, j'ai à peine trempé les lèvres ; je te le dis, c'est le petit Jésus en culotte de velours. Tu veux pas goûter ?

— Je te fais confiance, Francesco ! Et puis j'ai pas soif.

— Fais gaffe au thé vert, paraît qu'au début tu pisses vert et à force tu deviens vert. »

La bouteille était presque vide ; je ne l'ai pas resservi, hypocrite comme le patron de bar qui refuse « un dernier pour la route » à son client déjà bourré.

Il a avancé une main timide vers la bouteille, avant de reculer.

« T'es à la bourre, là ? Je peux te raconter ce qui m'est arrivé hier ? Je devais sortir alors j'ai enfilé mon imper

et, je sais pas comment j'ai fait mon compte, je me suis coincé au milieu de la manœuvre : la manche gauche était pas bien mise alors j'ai tiré, impossible d'y arriver et quand j'ai voulu forcer un peu, un craquement, je ne sais pas si c'était l'imper ou moi, mais ça m'a fichu une de ces pétoches, et j'étais en pétard, j'avais rendez-vous à Pôle emploi pour un entretien concernant l'état de ma recherche et ma situation de droits. J'ai appelé cette infirmière qu'était venue me faire des picouses à domicile, pas tout à fait Juliette Binoche dans *Le Patient anglais*, le style qui te ferait ressusciter, mais chouquette, quand même, et sympa. "M'sieur Chaban, quel bon vent vous amène?" — j'ai essayé de lui imposer "François" mais pas question, c'est une fanatique de la distance thérapeutique. "M'sieur Chaban, qu'è m' dit, vous avez bu? — Un coup ou deux, je crois. — Sûr que c'est pas trois?? — P'têt'ben qu'oui, p'têt' ben qu'non. — Bougez pas, faites rien, c'est comme si j'étais là!" Elle a rappliqué en mode TGV et puis elle m'a libéré sans un commentaire ni un de ces petits prêchprêcha que même les plus chouettes peuvent pas se retenir de te servir, comme si c'était leur prime — aider un gonze dans la débine, ouais, OK, mais pas sans un petit sermon — et j'ai pu aller à mon rendez-vous pour apprendre de la bouche d'une de ces petites fiottes de fonctionnaires que je ne m'étais pas rendu à deux convocations sans justificatifs. J'lui ai dit son fait, à c't'enflure — et que les justificatifs, pouvait s'les carrer dans le tarfion, après je me suis excusé et j'ai un peu pleurniché, rien à faire — j'étais en fin de droits. Tu connais le tarif : 397 euros par mois pour vivre. Avec ça je peux à peine payer à bouffer, les taxis et la note de biglou (j'ai coupé

le fixe pour ne pas engraisser ces requins d'Orange, mais il reste encore le portable); pense, mon pote, si j'avais pas pu sauver le deux pièces aux Batignolles dans la chute de la maison Chaban, où est-ce que je serais? J'ai même été bouffer aux Restos du cœur. J'ai tapé tellement de monde qu'il y a des gens que j'ose même plus appeler... rassure-toi, c'est pas pour ça que j'ai bigophoné » (biglou, bigophone, gonze, débine, fiottes, tariffon, « enfoiré mondain », manquait plus qu'« être de la jaquette », c'était des mots issus tout droit de la chabanie, ça, il avait fini par t'avoir, le vieux, à ton insu de ton plein gré). « Putain, mon Dédé, qu'est-ce qu'y faut faire... », as-tu marmonné, le répétant plusieurs fois, « déjà qu'dans c'te vache de pays si t'as plus de cinquante balais, t'as l'impression tous les matins qu'le peuple t'en veut de pas casser ta pipe pour faire place aux forces vives de la jeunesse, si en plus tu pars un peu en couilles comme moi, autant allez direct te poser déguisé en palmier nain chez Roblot pour économiser sur les trajets — si c'est pas un emploi d'avenir, ça! Putain, ça m'fait penser que j'ai même pas payé la cotise pour l'assurance obsèques, une distraction, quoi, je devais être un peu patraque... Remarque, il y a toujours de l'espoir, ça fait du bien... écoute-les, ces connards, tu crois pas qu'ils auraient pu trouver une autre scie, depuis le temps, pour arnaquer le populaire? Font chier... ce coup-là si je m'arrache pour voter, ça sera Marine, pas qu'elle me botte tant que ça mais c'est les autres, tu piges, toute cette bande de tarlouzes qui se gavent, s'y pouvaient y aller un coup à Pôle emploi, eux, pour faire le point de leur situation — tu me diras, ces oiseaux-là z'ont pas de souci, ça fait long-

## ANTOINE AUDOUARD

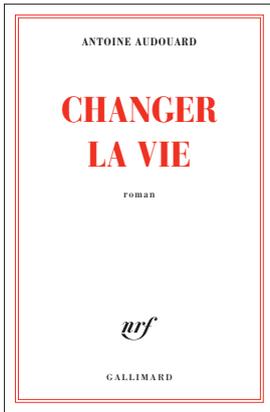
### Changer la vie

1981. Les murs de Paris se couvrent des affiches du candidat Mitterrand, avec le slogan socialiste « changer la vie ». André et son ami François ont une vingtaine d'années. Par tempérament, fidélité ou rébellion, ils participent à la grande fête du 10 mai.

L'occasion leur étant donnée de passer l'été à New York, les deux amis s'y précipitent, persuadés de croiser Bob Dylan dans le Village ou de rencontrer Lou Reed au Max's Kansas City. Tandis que François s'éclipse dans les recoins de la scène gay new-yorkaise, André, guidé par la jolie Giulia et par son employeur, Logan, gauchiste devenu patron d'une maison d'édition marginale, découvre le rythme frénétique de la « ville qui ne dort jamais »...

Roman d'apprentissage, roman des illusions, des déceptions, *Changer la vie* est porté par une allégresse d'écriture nourrie par sa bande-son : un *medley* de titres rock impeccablement enchaînés, qui communique au lecteur son énergie et son goût de vivre.

*Changer la vie est le treizième livre d'Antoine Audouard, dont le roman Adieu mon unique (coll. « Blanche », 2000, « Folio » n° 3675) a été traduit dans quatorze langues.*



ANTOINE AUDOUARD  
**Changer la vie**

Cette édition électronique du livre  
*Changer la vie* d'Antoine Audouard  
a été réalisée le 14 avril 2015 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070149605 - Numéro d'édition : 286812.)  
Code Sodis : N74907 - ISBN : 9782072620393.  
Numéro d'édition : 286814.